

Voici un recueil de témoignages très émouvants qui a été compilé à l'occasion du décès de Gérard.

Aux témoignages des petits frères René, Domingo, Elias et Jean-Claude s'ajoutent ceux de Anne et de Jean-Noël.



Tombe de Gérard - 1976

*guy et Anny*

## PREMIERES LETTRES DES FRERES AU SUJET DE LA MORT DE GERARD GUIET

Chers Petits Frères,

Nous sommes tous encore sous le coup de la mort de Gérard, tous ceux d'entre nous du moins qui l'ont spécialement connu. Bien que nous ayons en quelque sorte été préparés à son départ puisqu'il était menacé depuis plus d'un an et demi, sa disparition laisse en nos coeurs un grand vide. Pour moi, Gérard était par certains aspects de sa personnalité le frère que nous rêvons tous d'être à cause de sa simplicité, de son intérêt spontané pour toute personne qu'il rencontrait, de ses qualités de coeur qui le rendaient doux, compréhensif et délicat - à cause de son dévouement sans borne aussi pour ses frères - qui l'a fait par exemple se précipiter au Chili lorsqu'il a senti le danger et qui l'a conduit avec Noël et Elias au stade de Santiago puis à l'expulsion.

Sa vie n'avait pourtant pas été sans épreuve, non seulement physique - mais intérieure aussi - puisqu'un moment avant sa profession perpétuelle il avait connu le doute vis-à-vis de lui-même et de ce que le Seigneur attendait de lui. Mais il a vécu tout cela avec la plus entière loyauté; c'est pourquoi il a été si simplement et si totalement donné à tout ce que Dieu lui a donné à vivre: au Pérou, au Chili, comme frère, comme maître des novices, comme régional.

Bref, je ne veux pas épiloguer. Les derniers mois de sa maladie, avec la faiblesse de son coeur, les servitudes dues à la paralysie, cette plaie ouverte au côté, son incapacité de participer activement comme il l'aurait voulu à l'accueil de nouveaux frères en Amérique latine, cette lente et longue épreuve physique et morale ont été une consommation.

Jamais je n'oublierai sa participation à la liturgie et à la prière universelle le jour de la clôture de la réunion de Buenos Aires en février 75: toute la pureté et la profondeur de son âme transparaissaient alors. Et il ponctuait chacune de ses intentions de ce petit sourire malin que nous lui avons tous connu, et qui avait le don de mettre une note de joie jusque dans les choses les plus graves.

Je suis sûr que Gérard ne nous manquera pas. Il aimait trop chacun de ses frères d'Amérique latine et tous les gens qu'il avait connus pour que maintenant il ne leur fasse pas sentir son assistance.

Ce que je voudrais dire aussi en terminant, c'est l'union et l'amitié qu'il a fait naître entre tous ceux qui l'ont approché et aidé au cours de ces derniers mois à Buenos-Aires, certes, mais ici aussi en France et notamment entre nous et sa famille, ses frères et soeurs, neveux et nièces. Je crois que nous avons constamment échangé ensemble tout au long de sa maladie - dans la plus totale confiance - et il en résulte maintenant ces liens qui nous unissent les uns aux autres.

Vous trouverez ici les premières lettres que nous avons reçues des frères. D'autres ne cessent d'arriver, adressées à nous ou à la famille de Gérard - et nous en sommes profondément reconnaissants à tous.

Avec toute mon amitié,

*René.*

de Domingo Moreau -

Buenos Aires, le 14 janvier 1975

Hier soir, sous une pluie battante, notre frère Gérardo a été mis en terre dans le cimetière voisin de notre fraternité de San Justo; cimetière encore un peu sauvage, comme les quartiers où nous vivons, mi-ville, mi-campagne, souvent sans ornements, serrés les uns contre les autres. Au pied de la tombe de Gérardo il y a justement un petit arbre qui rend le lieu moins triste. Avant la sépulture l'évêque de San Justo est venu concélébrer la messe dans la petite chapelle du quartier, messe à laquelle participèrent de nombreux voisins.

Gérardo est mort à l'hôpital le lundi 12 janvier à deux heures et demi de l'après-midi. Nous l'avons immédiatement transporté à San Justo, où il est resté dans la chapelle de la fraternité, entouré de tous ses amis et de tous les voisins du quartier, jusqu'à l'heure de sa sépulture. Je voudrais maintenant essayer de vous retracer le dur chemin qu'il a dû suivre pendant les deux dernières années de sa vie.

Lorsque l'on sortait de l'hôpital, lundi après-midi, Ada, qui fut la très grande amie de Gérardo, me disait: "Oui, c'est par ce corridor que l'on est entré la première fois; il marchait à peine, à cause d'une hernie discale; c'est là qu'a commencé son long chemin de croix". Il a fallu alors prendre la décision de l'opération. Connaissant l'état de son coeur, ce fut une décision extrêmement difficile à prendre. La veille de l'opération, comme je lui disais que c'était un dur moment à passer, il m'a répondu: "ce sont les moments durs qui valent la peine". L'opération s'est en fait bien passée et ce fut seulement une semaine après qu'il eut une embolie cérébrale qui le laissait paralysé du côté gauche et avec un certain trouble mental. Ce fut une période difficile, il était très agité et engagé dans une véritable lutte pour la vie. Chaque soir l'appréhension de la nuit si longue et menaçante pour les malades était là et au matin il disait: "encore une de passée". mal ou pas trop mal, selon... En fait son état ne faisait qu'empirer et la fièvre montait; frissons de fièvre, vomissements, hoquet permanent, infection de la canalisation du sérum; les médecins diagnostiquèrent une infection généralisée du sang et commencèrent des danses extravagantes d'antibiotiques. C'est alors que sa soeur Anne et son plus jeune frère Jean-Noël sont venus l'accompagner, tandis que Ulrik et Remigio se relayaient à ses côtés. Cela a duré plus de quatre mois, quatre mois, où avec 40° de fièvre, agonisant, il a minute après minute contrôlé absolument tous ses mouvements et ceux de ses accompagnants. Jamais il ne se laissait aller à dire "après tout, je n'en peux plus", mais toujours il répétait "cette fois encore je vais m'en sortir". J'avoue que personnellement cette lutte pour la vie m'a un peu dérouté au début, car j'aurais espéré une réaction disons plus surnaturelle d'abandon à Dieu où l'effort humain, pour s'en sortir, n'aurait pas tant de place. En fait chacun réagit selon ce qu'il est et plus quelqu'un est naturellement sain ou libre, plus ses réactions sont naturelles et cela est bon, Dieu se charge aussi de le conduire à l'abandon. Ces quatre mois de lutte donnent la dimension de l'équilibre et de la santé humaine de Gérardo. C'était un fils de la terre, héritier de la sagesse paysanne et de son équilibre. Cet aspect a beaucoup frappé les médecins qui l'ont soigné, sa volonté de vivre, et l'équilibre de son tempérament permettant d'atteindre des résultats médicalement assez extraordinaires. Ce qui frappait beaucoup chez lui aussi c'était son don

d'accueil et finalement il a réussi à faire de tous les médecins et de toutes les infirmières qui l'ont soigné des amis, ce qui tout de même n'est pas si commun.

Finalement la fièvre a baissé, et il a pu sortir de l'hôpital et entrer dans un Institut de Réhabilitation pour rééduquer sa jambe et son bras paralysés. Ce fut aussi la période de la réunion que nous avons eue tous les frères d'Amérique Latine avec René et Ulrik; le dernier jour on a pu se réunir tous avec Gérardo et ce fut un grand moment d'union fraternelle. C'était aussi pour Gérardo le retour à la vie, avec toute son exhubérance et ce besoin incontrôlable de jouir un peu de la vie, comme on se met au soleil après l'hiver. Cela finalement se termina assez mal car de nouveau une embolie le fit se retrouver à l'hôpital, où les médecins le réanimèrent à grand peine. Ce temps fut psychologiquement très dur pour lui. Il était régional, il avait porté, on peut dire avec passion, toutes les choses de la Fraternité et voilà que l'on prenait des décisions sans qu'il puisse y participer. Il aurait aimé notamment que Benito puisse rester pour l'accompagner et il avait l'impression qu'on lui imposait ainsi des choses de l'extérieur sans qu'il ait son mot à dire. Là je crois que l'on peut parler de purification, car sa sensibilité était très forte et avait besoin de mourir un peu; en tout cas il a suffi de cela. Le séjour à l'hôpital fut, alors heureusement de courte durée et l'on a profité de la sortie pour s'installer dans une paroisse du centre de Buenos Aires, où l'on nous prêtait deux pièces et une grande cuisine, où nous pouvions faire fraternité. C'est dans cette fraternité, avec de courts séjours à l'hôpital qu'il a passé les 9 derniers mois de sa vie. Dans cette fraternité vécut avec lui Miguel, Elias et Juan-Claudio. Cette période fut extrêmement riche et c'est un peu difficile de la résumer. Du point de vue physique cela a été pour Gérardo une période de grande souffrance; en effet, rapidement s'est déclaré un abcès au côté gauche à hauteur du coeur, qu'il a fallu ouvrir et que tous les deux jours, le médecin avec une spatule devait gratter. Ensuite ils ont par deux fois opéré, pour essayer d'enlever le foyer d'infection, mais sans succès. Comment ne pas penser à l'analogie de cette blessure au côté avec ce que l'on dit dans l'Evangile de Jean; je crois que tous y ont pensé. Avec sa tactique habituelle et beaucoup de petits moyens, il savait lutter avec la souffrance; quand on l'accompagnait aux soins, il nous serrait la main pour s'aider. Le chirurgien était un très chic type; Gérardo disait qu'il ressemblait à Jean Marchand et il disait: "le pauvre bonhomme, je voyais bien que cela lui faisait mal de me faire souffrir; ce n'est pas drôle pour lui non plus". Il était discret sur la manière dont il offrait sa souffrance. C'est que la souffrance est un mal qui écrase, abrutit, détruit; plus qu'elle s'offre, elle s'accepte. Et Gérardo répétait souvent dans les réunions de prière que nous avions en commun: "Père, je te remercie de m'avoir fait passer par où tu m'as fait passer". Chemin qu'il faut avoir transité pour le connaître, mais sachant par où il était passé, cette petite phrase en disait long pour nous. Cette période fut aussi pour lui une période d'ascèse; on lui avait interdit vin, tabac, café, et prendre un peu de thé était un luxe. Tout cela était pour lui un gros sacrifice.

Le deuxième aspect que je soulignerais durant cette période, c'est la naissance d'une grande amitié entre Gérardo et Ada. J'ai demandé à Ada de nous écrire quelque chose sur cette amitié. Vue de l'extérieur

toute amitié particulière d'un frère peut apparaître suspecte et exclusive, mais cela n'a pas été le cas entre Gérardo et Ada. Je ne dis pas que certains frères n'ont pu ressentir parfois une certaine solitude ou une non intégration à cette amitié, mais en tout cas pour Gérardo il s'agissait d'une intégration d'Ada à la Fraternité; cela il me l'a souvent dit. On a aussi beaucoup parlé ensemble de la chasteté ces derniers temps. Et il eut une phrase très belle: "maintenant, depuis ma maladie, je sens que le Seigneur m'a complètement libéré sur ce plan-là". Cela pour moi a été un signe qu'il était prêt. Il pensait aussi beaucoup aux frères qui ont des difficultés sur ce plan.

Ce fut le soir du 31 décembre qu'il eut une nouvelle embolie cérébrale; trois heures durant il eut le corps tout crispé, avec des vomissements et des frissons, et il a commencé à dormir beaucoup à cause des remèdes très forts qu'on lui donnait. Il avait tout de même encore de bons moments de lucidité, et quand je l'ai revu après cette crise, il m'a dit: "Tu vois, c'est un nouveau rappel du Seigneur, cela fait du bien de temps en temps, mais au fond je suis prêt". Ensuite il a souhaité de nouveau recevoir l'Onction des malades, qu'il avait déjà reçue deux fois durant sa maladie. En fait le jour où Marcel Laffarge est venu pour lui donner le sacrement, il a demandé à se confesser et ensuite il était trop fatigué. Petit à petit les instants de lucidité se firent plus rares et il est entré dans un état de coma. Entendait-il ce que nous lui disions? Pouvait-il encore penser? C'est dans cet état, sans se réveiller qu'il a cessé de respirer. Il m'avait dit aussi: "ces derniers temps, chaque fois que je récite la prière d'abandon, je pense à la mort", le grand voyage, comme il l'appelait.

Voilà un peu ce que furent ses dernières années; d'autres frères qui furent aussi ses amis écriront je pense, sur d'autres périodes de sa vie. Inutile de vous dire que pour tous les frères et les amis de la fraternité, ce contact avec la souffrance de Gérardo fut l'occasion d'un grand enrichissement; je crois que Juan Saphores l'avait noté lors de son passage ici. Il y eut dernièrement pour Gérardo comme des rayons de soleil; la lettre de Jerry, celle de Juan Saphores, le diacre d'Abdallah de Tazerouk, la conférence de Milad...

*Domingo*

*d'Elias Gonzales -*

Je voudrais ajouter sans tarder un mot en témoignage d'amitié et gratitude pour Gérardo.

Il est vrai, et il me le rappelait bien souvent, que les événements du Chili pendant lesquels nous avons été emprisonnés ensemble, ont fortifié nos liens.

Il est vrai aussi que pendant un bon temps de sa maladie, j'ai pu être le témoin de sa souffrance, de son courage pour y faire face, de sa disponibilité dans l'accueil des autres, de sa paix et de sa joie communicative. Et je me suis souvent senti en dette pour répondre à son amitié, à

ses besoins de malade, pour lui exprimer mon affection et ma disponibilité. Mais tout cela n'a pas d'importance en face de la grandeur de la miséricorde de Dieu et de son regard sur nous, regard auquel Gérardo participe maintenant.

C'est évident qu'il a été éprouvé dans sa patience à un degré héroïque, avec cette plaie qui ne guérissait jamais et qui peu à peu le préparait pour une acceptation plus totale à la volonté de Dieu.

Il m'a répété dernièrement qu'il pouvait mourir à n'importe quel moment et que chaque soir en récitant la prière d'abandon, il se remettait entre les mains de Dieu pour la nuit qui arrivait; et que le Seigneur viendrait comme un voleur, au moment auquel on n'y pense pas. Il n'aimait pas faire de longs entretiens spirituels, mais avait un souci très grand de nous voir partager avec lui nos vies, même pour les petits détails, et souvent nous finissions par éclater de rire ensemble. Il faisait souvent des actes de disponibilité et d'accueil aux visiteurs, en s'oubliant lui-même. Je me dis que ces actes ont une double valeur aux yeux de Dieu, comme pour ceux qui sont accablés physiquement ou nerveusement. J'en cite un exemple: quand le frère dormait dans le lit à côté de lui après sa journée de travail, il faisait un effort héroïque pour ne pas le réveiller, et se débrouillait pour se lever, seul. Il y avait ainsi les choses qu'on voyait et qui se découvraient, mais il y avait aussi les autres, les secrets, ceux qui ne sont connus que de Dieu.

Dans l'acceptation de sa maladie, Gérardo mettait tout le sens de la rédemption par la souffrance; il avait au cœur les intentions de ses amis et de ceux qui souffrent des conséquences des injustices et du péché dans le monde, et spécialement dans les pays d'Amérique du Sud qu'il avait connus.

Il me semble que Gérardo nous laisse un exemple de don total à Dieu, avec un sens remarquable de l'homme allié à une grande douceur, qui l'a aidé à créer des liens si forts avec l'Amérique du Sud.

*Elias.*

*Lettre de Juan-Claudio Pénard à la famille de Gérardo.*

Buenos Aires, le 17 janvier 1976

Bien chers Anne et Gilbert,

Comme vous le savez déjà, le 12 janvier, à 2 h. 15 de l'après-midi, Gérardo nous a quittés. Pour vous comme pour nous ce fut la surprise. Quelques jours avant, tous les trois (Dominique, Gérard et moi) nous étions en train de planifier le futur. Il était convenu que j'allais continuer à accompagner Gérardo jusqu'au début de mai, date à laquelle nous pensions qu'il pourrait voyager en France. Bien que délicate et fragile, sa santé allait plus ou moins bien. Elle lui permettait d'écrire, d'accueillir de nombreuses visites, de marcher à pied 3 ou 400 mètres (jusqu'à la place voisine), d'aller jusqu'à la Plaza Once en chaise roulante (plus d'un kilomètre) etc...

Justement à 5 heures de l'après-midi nous étions sur le point de sortir prendre l'air à cette plaza Once - Gérard voulait acheter quelques

petits cadeaux - quand, soudain il fut pris de convulsions. Il terminait de prendre son thé et moi, je repassais une chemise pour lui. "Ma main me fait mal" dit-il et je vois son bras qui se tend, puis l'autre, puis les jambes, bref, tout le corps accompagné de convulsions (tout son corps tremble).

Je le soutiens et m'efforce de le tranquilliser; 2 minutes après il réussissait à se relaxer. Nous en profitons pour nous rapprocher du lit où il s'étend. Et voilà que ça recommence, et plus fort. J'appelle de l'aide et téléphone à Algranati qui me prescrit: "Gardénal". Le temps de chercher le médicament, de lui administrer - ce fut un peu long (car c'était la veille au soir du nouvel an) - et Gérard va s'installer dans un état de sommeil quasi permanent.

Trois jours après Algranati m'ordonne de diminuer la "drogue" pour voir comment il va réagir. Gérard alors commence à se "plaindre" d'hallucinations et sa main droite, qui jusque là était impeccable, commence à trembler. Il a de la peine à porter son verre à la bouche. C'est alors qu'Algranati nous invite à l'hospitaliser pour faire une révision générale.

L'électro-encéphalogramme confirme ce qu'il soupçonnait: nouvelle embolie et du côté jusqu'alors non touché. A l'hôpital les convulsions, malgré les médicaments, recommencent. Je ne saurais dire combien de crises il a eues. On augmente la dose de "drogues" (Gardénal et Mysolin en plus de tout ce qu'il ingurgitait déjà). Quand Gérard se réveille il est lucide, parle, reconnaît, mais de jour en jour ces moments de lucidité se font plus rares et plus difficiles. (Il dort beaucoup). Il veut s'exprimer mais l'articulation est déficiente, la vue aussi perd peu à peu de son acuité. Ce qui semble le moins perturbé, c'est l'ouïe et il semble que jusqu'à la fin il comprenait ce qu'on lui disait.

A l'hôpital il est resté 7 jours complets. Nombreuses ont été les visites et ce qui m'a le plus frappé durant ces jours, c'est son sourire. Chaque fois qu'il se réveillait il était tout sourire, un sourire admirable (un peu "malicieux" parfois) pour la personne qui lui parlait. Il semblait ne pas se préoccuper de son état mais bien plutôt être complètement attentif à l'autre. Il fallait voir sa joie quand je remettais l'une de vos lettres à Algranati ou la Pallotta et que je la traduais. Ou encore quand nous lui avons dit que nous allions l'hospitaliser et le conduire en ambulance. De tout coeur il riait en répétant: "Vous allez m'hospitaliser et en ambulance ? Rien que ça !" Comme si la nouvelle l'enthousiasmait.

Pour moi cette paix et cette joie qui rayonnait, étaient le signe qu'il était prêt et que le Seigneur allait cette fois-ci le prendre avec Lui, plus que la gravité de son état. J'ai été frappé par cet abandon à la mort sans crispation, sans apparente lutte. Tout en lui semblait paix et don de soi.

Voilà, je tenais à vous raconter un peu - oh bien mal! - ces derniers jours de Gérard. Nous qui avons la foi, nous savons qu'il nous reste très proche et c'est une grande consolation. C'est le premier petit frère de Jésus qui meurt dans notre continent. Sans aucun doute il nous vaudra les bénédictions du Ciel pour que la fraternité suive son chemin à la suite de Jésus. C'est à vous que j'adresse cette lettre mais bien sûr je la destine à toute la famille. Mon meilleur souvenir et amitié à chacun. Je vous embrasse,

*Jean-Claude.*

"Jean-Claude, je te remercie". C'est la dernière parole intelligible que Gérard m'a adressée.

*de Anne Paillusseau (Soeur de Gérard) -*

René nous a demandé d'écrire pour les frères quelques lignes sur le départ de Gérard. Tous ceux qui l'ont accompagnés dans ces derniers mois de sa vie ont, sur ces moments-là, dit ce qu'il y avait à dire.

Pour nous, ses frères et soeurs, nous avons un très grand chagrin. Il est à la mesure de l'affection que nous lui portions. Gérard c'était notre frère, un peu de nous-même. Il aimait la vie. Il aimait se retrouver en famille. Il était rieur, blagueur, gourmand comme nous. Nous étions si heureux de le revoir "notre tonton christobal". Il ne comprenait pas toujours notre façon de vivre, il nous aurait voulu tellement mieux et nous, nous savions si mal ce qu'il était!

Il est parti... "pour le long voyage" comme il disait à Dominique. Puisse le Seigneur l'avoir fait très court ce dernier voyage et avoir accueilli Gérard dans sa maison. Son corps repose à San Justo dans "son" Amérique latine... Tout est bien ainsi.

Nous devons maintenant remercier Dieu de nous avoir fait connaître grâce à Gérard la Fraternité. Cette longue maladie nous a permis de mieux comprendre la vie d'un petit frère, d'une petite soeur. A Buenos-Aires j'ai découvert tout cet engagement de prière, de contemplation que j'ignorais. Mais cela devient exigence! Pour Gilbert et moi cette période de notre vie, plus près de la Fraternité, pose une interrogation permanente. Que faisons-nous de notre vie ? Pour le tiers monde ? Où en est notre foi ? notre prière ? notre témoignage de chrétien là où nous vivons ? pour nos enfants ? nos voisins ? Gérard nous a fait découvrir la route, il lui faut maintenant nous aider à nous y engager à fond.

Nous devons beaucoup à la Fraternité. Nous lui devons l'amitié. Nous connaissions beaucoup de petits frères mais nous en avons ces dernières années découverts beaucoup d'autres. Notre amitié s'est enrichie de souvenirs de joies, de chagrins communs, de prières communes. Nous sommes désormais en route avec vous, ne nous lâchez plus.

J'ajouterai à l'intention de tous ceux, petits frères et petites soeurs, qui nous ont si bien accueillis, Jean-Noël et moi, à Buenos Aires, de tous ceux qui de près ou de loin ont aidé Gérard dans ce chemin difficile, qu'ils soient tous remerciés du fond de notre coeur et que le Seigneur se charge de la récompense.

Affectueusement à tous,

*Anne.*

*de Jean-Noël (Frère de Gérard) -*

Faisant suite à Anne qui a su dire l'essentiel, je n'ajouterai que quelques mots.

Notre bref séjour près de Gérard, nous a fait découvrir la vraie vie de Fraternité, ainsi que le témoignage que tous, frères et petites soeurs, vous apportez dans votre entourage.

Lors de ses voyages en France, quand Gérard nous quittait pour rejoindre l'Amérique du Sud, la séparation était souvent très pénible. Connaissant bien peu sa vie là-bas, nous nous posions bien des questions quant à son épanouissement.

Les réponses nous ont été données grâce aux moments passés parmi vous.

Quelques heures après mon arrivée, alors qu'il avait à peine la force de s'exprimer, Gérard insista pour que je me rende à San Justo. Pour lui, c'était une fête, il me recevait dans son cadre de vie, parmi ses frères et ses amis. Je ne fus pas surpris de l'accueil des frères, mais de celui de tous les voisins venant me saluer. (La "famille" des frères est bien une famille de San Justo). Au retour, nous avons longuement parlé des uns et des autres, et c'est là que j'ai compris que Gérard avait choisi, et qu'il était pleinement dans son élément.

La maladie de Gérard a sans doute permis également de lier bien des contacts avec les gens de tous les milieux que l'on peut rencontrer dans un hôpital. Il est certain que là aussi, votre témoignage aura porté ses fruits.

Que cela puisse encourager tous ceux qui ont sacrifié beaucoup pour entourer Gérard de leurs soins et de leur affection,

Jean-Noël.